

**Nous lisons pour le 17 décembre 2017 *Bonjour Minuit* de Jean Rhys, publié en Angleterre en 1939 première éd. en France : Denoël, 1969, rééd. en 2014 avec une préface de Fanny Ardant. Petite revue de presse.**

- A [France Culture](#), 07.11.2009 : extraits de *Bonjour minuit* lus par Dominique Reymond (1h)

### **Quelques articles sur Jean Rhys**

- « Jean Rhys, in memoriam », [Le Monde](#), 25.07.1980, Pierre Kyria
- « Les soliloques de Jean Rhys », [Le Monde](#), 17.04.1981 Pierre Kyria
- « Jean Rhys pendant les années d'oubli. La correspondance de la romancière de 1931 à 1966 : les petits riens de la vie d'une femme triste », [Le Monde](#), 08.05.1987
- « Jean Rhys libérée des ténèbres », Christine Jordis, [Le Monde](#), 31.07.1998

Christine Jordis, auteure de l'article le plus récent précédent, est l'auteure de :

- *Jean Rhys : la prisonnière*, Stock, 1996
- *Jean Rhys*, coll. "Qui êtes-vous ?", La Manufacture, 1990

### **« Jean Rhys, in memoriam », [Le Monde](#), 25.07.1980, Pierre Kyria**

Sans doute Jean Rhys s'est-elle racontée dans ses romans, plus ou moins. Il lui restait cependant à jeter bas le masque de la fiction pour nous dire ce qui dans le destin de ses héroïnes malheureuses relevait directement de sa propre vie. Et puis aussi, avant toute chose : comment elle était devenue cet auteur au ton inimitable. Elle s'y prit un peu tard, et la mort ne lui a pas laissé achever cette exploration d'elle-même. Ella Gwendolen Hamer, dite Jean Rhys, ne nous laisse qu'une confession inachevée : *Souriez, s'il vous plaît*.

La première partie, seule, de cet ouvrage a été revue et corrigée par ses soins. Elle a trait à cette époque heureuse où une petite fille vivait protégée dans le climat étrange et doux des Antilles britanniques, domaine de Genève, près de Roseau, à la Dominique. Images, saveurs, paroles recueillies dans *la Prisonnière des Sargasses*.

Premiers jeux, premières lectures et premiers étonnements. Une vie régie par les conventions du début du siècle, entre des parents et des tantes comme il faut, une nurse qui fut aussi sa « *terreur* », les figures intrigantes de l'establishment régnant sur les gens de couleur. Ces « *différences* » haineuses entre Blancs et Noirs ne lui échappèrent cependant pas, et ce fut aussi l'heure des premières hantises.

La deuxième partie est une suite d'esquisses. On retrouve Jean Rhys à seize ans, à Londres. Élève de l'Académie d'art dramatique, elle doit limiter ses ambitions d'être comédienne à l'ingrat rôle de chœur girl.

Emplois minables, tournées médiocres, pensions froides, loges sinistres, il faut la suivre, pauvre figure errante peu convaincue d'être utile à quelque chose et surtout à elle-même. Déjà vaincue, frileuse, prête à rompre.

C'est ainsi qu'on la découvre, balançant, comme elle le dit, entre le besoin d'être protégée (sécurisée, dirait-on aujourd'hui) et le goût de l'aventure, du risque, de la fuite, très ressemblante en cela à ses personnages. Une longue liaison s'achève sur un envoi régulier de chèques de la part de l'inspirateur de ce Mr. Mackenzie qui traverse le Quai des Grands-Augustins.

Avec une sorte de délectation amère, doloriste, elle se replie sur elle-même, ne sortant de ses garnis loués à la semaine que pour le strict nécessaire. « *Je suis capable de faire complètement abstraction de mon corps* », avouera-t-elle plus tard à un Français. Sa compagne de tous les instants : la tristesse, une certaine tristesse qui la rend absente au monde. Une étrangère sur la terre, aurait dit Julien Green, et Jean Rhys ne dit pas autre chose avec une sincérité d'une sécheresse poignante : « *Jamais je ne ferai partie de quoi que ce soit, où que ce soit, je le sais, et toute ma vie se passera ainsi, à essayer d'appartenir, à essayer en vain. Il y a toujours quelque chose qui tourne mal. Je suis une étrangère. Je le serai toute ma vie.* »

### **Étrangère à elle-même**

C'est pour cela qu'elle a écrit, un jour plus froid que les autres, dans le décor d'un bed and breakfast, sur des cahiers d'écolière où, parlant d'elle-même, elle commençait à dessiner, sans le savoir, le destin et la silhouette de ses futurs personnages.

Étrangère à elle-même, Jean Rhys fuira la sinistre Angleterre, ira à Paris, se mariera, aura un enfant qui mourra au bout de trois semaines, divorcera, se remariera deux fois encore. Et c'est à Paris que prendra forme son premier texte... Les détails biographiques ne manquent pas au fil de ces pages, mais on en retiendra moins les faits, que l'on devine souvent plus cruels qu'elle ne consent à le dire, que l'approche, l'éclairage, le ton, cet étrange pouvoir qui lui permet de faire tout comprendre sans guère expliquer – sa maîtrise d'écrivain.

Cette autobiographie, surtout peut-être dans ce qu'elle a de non révisé, de fragmentaire, nous montre, une fois de plus, en quoi elle consiste. Seule l'œuvre pouvait masquer les blancs de cette existence en constante discontinuité psychique, combler les failles, réparer l'échec. « *Tu dois gagner ta mort* », s'ordonne Jean Rhys dans cet extrait de journal qui clôt le volume et où elle fait davantage son procès qu'elle ne dresse un bilan. Pari tenu superbement.

LA part qui revient aux nouvelles dans l'œuvre de Jean Rhys n'est pas minime. Des recueils comme *Les tigres sont plus beaux à voir* et *il ne faut pas tirer les oiseaux au repos* illustrent suffisamment l'intérêt qu'elle y porte et la maîtrise qu'elle y montre. On pourrait même dire que ce sont là les saillies d'une suite romanesque dont certaines parties, isolées, ne sont pas sans rappeler, par la narration elliptique, la densité et la vigueur schématique, l'art particulier des nouvelles.

*Rive gauche* complète aujourd'hui cet aspect du talent de l'écrivain anglais. C'est là un recueil complémentaire aux *Tigres sont plus beaux à voir* puisque, ainsi que nous l'apprend l'éditeur, la version française de ce recueil, paru en 1969, ne comprenait que neuf nouvelles sur les dix-sept que comportait l'édition anglaise, et ce « *pour des raisons strictement matérielles* ».

### Les étapes d'une dérive

Le titre, *Rive gauche*, est celui du premier roman de Jean Rhys, publié en 1927 – texte qu'elle refusa de faire reparaître dans son intégralité et dont elle ne garda que des extraits appelés à figurer dans *Les tigres sont plus beaux à voir*. Il doit être pris ici au sens le plus large, symbolique même ; ce n'est pas, en effet, un rassemblement de « *croquis et études de la vie de bohème à Paris* » pris sur le vif par une jeune inconnue, au cours des années 20, et qui trouvera là une source d'inspiration et un décor pour plusieurs de ses romans.

Il s'agit ici, pour l'essentiel, d'une dérive de ville en ville à travers l'Europe et, plus encore, de l'errance d'une jeune femme craintive sur l'autre rive de la vie, là où passent, énigmatiques et frôleuses, les silhouettes des gens qui ne sont pas tout à fait comme les autres – rive « *gauche* » à force d'être gauchis par la solitude, le malheur ou l'inadaptation sociale – et qui exercent un trouble attrait.

Au point de départ, il y a, bien sûr, ces Antilles britanniques dépeintes dans *la Prisonnière des Sargasses*. Voici la Dominique et ses splendeurs, lieu « *sauvage et perdu* » où tout semble « *immobile, alangui, en adoration devant le soleil* ». C'est le lieu privilégié de l'enfance occupée à ses jeux, découvrant les livres, les rêves et les premières complicités du cœur, mais qui s'initie aussi au curieux jeu des adultes : humeurs et querelles locales, racisme et révoltes, superstition et maléfices. Avec, à la clé, le premier enseignement amer : « *Les gens n'accepteront jamais que vous soyez différents d'eux. Ils feront tout pour vous en empêcher. Absolument tout. S'interposant sans cesse entre vos rêves et vous, avec une énergie farouche et le frénétique désir de tout mettre au même niveau – tout et tout le monde.* »

Puis c'est Paris pour une jeune femme que Jean Rhys suit pas à pas, familière et à peu près toujours semblable sous ses identités d'emprunt. La Ville Lumière, synonyme d'élégances et de plaisirs, mais aussi lieu d'exil cruel pour le mannequin qui découvre l'envers ingrat des cérémonials de haute couture ou pour celle qui a tout simplement faim, cherche le moyen de survivre et peut, le ventre creux, philosopher sur ce qui ne change jamais – la cruauté des gens et notamment celle de son propre sexe : « *Pendant qu'on se cramponne à sa chère existence, les gens vous marchent sur les doigts. Les femmes ne se contentent pas de marcher : elles donnent des coups de talon. Bêtes fauves, pour la plupart...* »

L'étape suivante, c'est Vienne pour la jeune épousée qui connaît le luxe auprès d'un époux mondain mais qui n'en éprouve pas moins la hantise de manquer et l'inquiétude de ne pas savoir d'où provient un argent si facilement trouvé et dépensé. Vienne, où l'on peut s'amuser parmi la faune cosmopolite de l'entre-deux-guerres, jusqu'au jour où il faut partir à la cloche de bois, traverser l'Europe centrale en clandestin, vendre ce qui reste à vendre et se retrouver enchaîné, moins à un mari escroc qu'à un étranger fiévreux dont on porte le nom.

### « Comment faire pour ressembler aux autres ? »

Et puis enfin, il y aura Londres. Les aléas de la vie quotidienne dans le climat sombre de la dernière guerre. La recherche d'un refuge, d'une « *maison solide* », le besoin de nouer un contact pour se retrouver l'otage de sa propre et insurmontable solitude. Le constat d'arrivée at home c'est l'aveu d'une constance : cette « *différence* » d'être, cette « *marginalité* » pressentie à l'heure de l'enfance, confirmée par l'expérience, lourdement ressentie quand on n'est plus qu'une somnambule, une sorte de morte-vivante. « *Ça n'a rien à voir avec la tristesse. C'est complètement différent. C'est n'être rien, ne rien sentir, absolument plus rien. Ni les insultes si quelqu'un vous insulte ni les caresses si quelqu'un vous caresse.* »

Les amateurs de Jean Rhys n'auront pas ici de révélations quant aux thèmes et aux modes d'écriture de l'écrivain. Mais ils referont avec grand plaisir un voyage en pays de connaissance en suivant, de nouvelle en nouvelle, de pays en pays, au fil des saisons de la vie, le tracé d'une voix avec ses modulations, ses hâtes, ses brisures. Voix de femme seule à la croisée de ses destins successifs, qui s'interroge, cherche un relais, un geste de confiance, un regard de sympathie et qui se retrouve toujours face à elle-même, condamnée à soliloquer sur la fatigue d'exister sans éviter l'obsédante question : « *Comment faire pour ressembler aux autres ?* »

« Jean Rhys pendant les années d'oubli. La correspondance de la romancière de 1931 à 1966 : les petits riens de la vie d'une femme triste », [Le Monde](#) 08.05.1987

Qu'a fait Jean Rhys pendant les années où on l'avait oubliée, de son retour en Angleterre en 1931 (après une dizaine d'années passées à Paris) à sa redécouverte en 1966 avec la publication d'un roman, *la Prisonnière des Sargasses* ? En 1931, Jean Rhys avait trente-sept ans, si l'on en croit la date de naissance qu'elle avançait, – 1894 – quarante et un ans si l'on suit ses biographes, qui la font naître à la Dominique en 1890.

Quand, en 1927, avait paru à Londres son premier livre, un recueil de nouvelles, *Left Bank (Rive gauche)*, elle vivait à Paris et démarrait sa carrière littéraire sous le patronage de Ford Madox Ford, qui soulignait dans une préface « *la profonde connaissance que possède Jean Rhys de la vie sur la rive gauche – de la vie sur toutes les rives gauches du monde (...). Arrivant des Antilles, douée d'une terrifiante intuition, et d'une passion exagérée, presque malade, pour tous les marginaux du monde, elle a laissé courir sa plume le long de toutes les rives gauches du vieux continent, le long de ses mansardes, de ses salons, de ses cafés, s'attardant sur ses assassins et ses midinettes* ».

Hors-la-loi et marginaux de toutes sortes sont les personnages favoris de Jean Rhys. Marginale elle-même, elle est, dans les années 20, un de ces écrivains anglophones fixés à Paris, une de ces « *femmes de la rive gauche* », mais elle ne s'intégrera jamais au Tout-Paris artistique de l'époque.

Fixée en Angleterre, avec son second mari, à partir de 1931, elle publie, jusqu'en 1939, quatre romans, dont le dernier, *Good Morning Midnight (Bonjour minuit)*, est assez mal accueilli par la critique. Aucun n'a alors été traduit en français.

Après, plus rien. Très vite ceux qui se souviennent encore de ses livres la croient morte. Sa correspondance (1931-1966), publiée aujourd'hui en français, la montre comme les personnages de ses propres histoires : alitée, triste, buvant trop, vaincue par l'existence sans même le désir d'y mettre fin. Pendant ces trente-cinq années, il n'est guère de lettres ne mentionnant la maladie, la fatigue, le désespoir latent. Jean Rhys s'ennuie, comme son chat, « *adorable mais léthargique, ou peut-être indifférent – comme moi* ». Elle n'a plus le goût d'écrire.

Elle déteste le froid, la grisaille et le brouillard, mais persiste à habiter l'Angleterre. « *Pour notre charmante époque, écrit-elle à une amie, je m'en doute, je suis une créature grotesque. Et alors? Il fait si horriblement froid, dans cette horrible maison, que mon cerveau a dû geler, mais il se dégèlera un jour.* » Son second mari meurt, subitement, en 1945. Avec le troisième – cousin du second – elle ira de meublés en hôtels de troisième catégorie, séjournant dans des villages sinistres, les détestant jusqu'à se quereller avec des voisins. Elle manque d'argent, au point d'avoir parfois des difficultés à acheter des timbres pour ses lettres à sa fille, établie en Indonésie.

### Effritement

Lorsque, en 1950, une actrice, Selma Vaz Dias, la retrouve grâce à une petite annonce dans un journal (elle venait de découvrir par hasard *Bonjour minuit* et voulait l'adapter pour la BBC), plusieurs personnes écrivent à Jean Rhys, pour l'injurier, l'accuser d'avoir usurpé l'identité de la romancière « *morte avant-guerre* ». « *J'ai l'impression que c'est un manque de tact de ma part d'être encore en vie* », confie-t-elle à Selma.

Le côté répétitif et banal de presque toute correspondance, ici porté à son comble par une existence où il ne se passe rien que l'envahissement croissant de l'ennui, du désarroi, et l'attente – d'on ne sait quoi – n'engendre pourtant pas la lassitude. Bien au contraire. Au fil des pages, on est comme happé par l'effritement de ce destin qui s'annonçait prometteur. Au lieu de s'irriter d'une passivité, d'une soumission à son sort tournant à la complaisance, on s'attarde au moindre détail de cette vie quotidienne désastreuse – « *déjà au départ je n'ai pas une nature heureuse* », prévient Jean Rhys. On demeure sous le charme singulier de cette femme qui s'abandonne et qui, soudain, presque septuagénaire, s'accroche à son dernier manuscrit, s'acharne, survit à une grave crise cardiaque, le publie et connaît, de 1966 à sa mort, en 1979, une gloire internationale. Dont elle ne fait pas grand cas, mais qui lui permet de vivre sans soucis matériels.

Dans la plupart des romans de Jean Rhys, l'héroïne est l'un des avatars d'une femme triste, inadaptée à la vie, qui lui ressemble. Tout particulièrement dans *Bonjour minuit*, opportunément réédité, et impossible à raconter tant l'anecdote pourrait le faire apparaître comme un mélo. Tout est dans l'art subtil de Jean Rhys, cette étonnante manière de saisir la vie qui se défait, les renoncements minimes, les détails de la « *chute* », et l'instant où, une fois de plus, on choisit l'échec, avec, pour une fraction de seconde, la volupté intense du désespoir, plus violente encore que celle du plaisir. Pour tous ceux qui pensent que l'existence n'est pas nécessairement une « *bonne chance* », Jean Rhys est un miroir séduisant, une complice fidèle, et, au-delà des apparences, une invitation à ne pas désertier.

« Jean Rhys libérée des ténèbres », Christine Jordis [Le Monde](#), 31.07.1998

Au moment de leur publication, entre 1927 et 1939, les romans de Jean Rhys ne furent pas appréciés. On les trouvait « sordides et déprimants ». Après *Bonjour Minuit*, elle disparut de la scène et ses cinq livres s'épuisèrent. « Leur véritable qualité n'avait pas été reconnue, commenta son exécuteur testamentaire. La raison en est simple : ils étaient en avance sur leur temps, aussi bien d'esprit que de style... » Mais, soixante ans après, les livres de Jean Rhys sont-ils lus par un plus large public ? Certes, elle eut toujours des lecteurs fidèles et fervents ; certes, les thèses universitaires s'accroissent sur une œuvre dont les féministes se sont à leur tour emparées, tantôt l'approuvant pour sa dénonciation de la femme-objet, tantôt s'indignant contre la « tradition humiliée » que chacun de ces romans contribue à entretenir ces textes, écrits du plus profond de la souffrance d'être, qui « mettent en scène une femme folle, une femme détruite, malade... » et qui ainsi ouvrent la voie à une victoire facile du camp opposé : il n'y a plus qu'à récupérer « à toute vitesse, sur une civière à la place de lit, la femme dans un état de décomposition et de douleur, de morcellement qui la rend évidemment inoffensive... » (1).

Les femmes de Rhys se laisseraient consumer, non sans une certaine perversité, par leur douleur et leur dépression, par cette « maladie de la mort désirée ». Bref, le cas de Jean Rhys qui, plus que jamais, échappe à toute classification, continue d'embarrasser. Nul mouvement pour la revendiquer, nul groupe ni système de pensée pour se référer à son œuvre. Jean Rhys écrivit comme elle l'entendait, à l'écart des influences, en suivant son intuition. Elle croyait qu'un livre, une fois fini, volait de ses propres ailes. « Un livre, quand il est fini, mène sa vie propre et peut se battre seul pour survivre. » Ses romans s'adressent à l'intime, à la part solitaire et profonde en chacun : chaque lecteur peut les lire comme s'il les avait lui-même écrits ; chacun, à un degré ou à un autre, a pu s'identifier aux états qu'elle dépeint : l'angoisse, la solitude, l'absence à soi, l'accablement face à l'hostilité ou à l'indifférence du monde et, dans le rapport amoureux, le sentiment d'échec et de rejet. Mots simples, quotidiens, aussi justes, aussi brefs que possible ; situations banales, somme toute, et la volonté de s'en tenir à une vérité essentielle. Cette vérité qu'elle avait perçue en elle et qu'elle s'obstina, une vie entière, à exprimer. Ni l'échec ni l'isolement n'eurent raison de cette volonté-là. Elle ne parla que d'elle-même, mais elle le fit avec une rigueur et une absence de complaisance qui donnent à son expérience quelque chose d'universel : c'est la peur en général qu'elle décrit, la souffrance d'exister, et la cruauté du monde envers les êtres faibles.

Son œuvre est une longue autobiographie ; à peine transformés, les événements de sa vie y sont repris, dominés par le sens de l'exil et de la séparation. Jean Rhys, qui s'appelait en fait Ella Gwendoline Rees Williams, naquit à la Dominique, l'une des îles Sous-le-Vent, en 1890 (elle affirma, sans doute par coquetterie, qu'elle était née en 1894). James Gibson Lockhart, le père de sa mère, arriva d'Ecosse au XVIIIe siècle ; il fut maître d'esclaves jusqu'à sa mort. Son père, un médecin, était un homme triste, remâchant sans cesse sa condition d'exilé dans une petite île des Caraïbes ; sa famille, et pour cause, peu aimée des gens de la région. Très jeune, Jean fit l'expérience de la haine, et donc de l'exclusion. La naissance d'une sœur, de sept ans plus jeune qu'elle, acheva de l'isoler au sein même de sa famille. « C'était elle la plus petite maintenant, celle qu'on gâtait, celle qu'on préférerait. Je ne lui en ai jamais voulu d'avoir pris ma place (ce dont l'œuvre nous fait douter). Mais je pense que la solitude m'a été imposée trop brutalement. » Ainsi se forma un sentiment d'exil et de rejet si fort qu'il ne devait plus jamais la quitter. Le paysage même, si beau et chatoyant, où elle voulait « se perdre », se fondre, dit-elle, afin de faire vraiment partie de lui, « détourna le visage avec indifférence ». Elle eut alors, semble-t-il, l'assurance de son destin, le pressentiment confus d'un univers où elle serait « toujours perdue, toujours perdante ».

En 1907, à l'âge de seize ans, elle embarqua pour l'Angleterre. « C'était comme si un rideau était tombé, dissimulant tout ce que j'avais connu. C'était presque comme de venir au monde une seconde fois. » (Voyage dans les ténèbres). Désormais, le monde était scindé en deux moitiés incompatibles : noir et blanc, chaud et froid, feu et glace ou encore, vie et mort. Des contraires structurent l'œuvre. Dans *Voyage dans les ténèbres*, le premier roman, ils alternent et se contredisent, signes de la séparation dont le vertige final, puis la folie, apparaissent comme l'aboutissement. Abandonnée par son amant, Anna, dans une petite chambre à Londres, revoit du fond de son délire les formes et les couleurs de son enfance. Si le décor présent est réel, cette ville froide divisée par des murs, alors le souvenir et le passé ne sont qu'un rêve. Mais n'est-ce pas au contraire la situation présente qui a l'irréalité d'un cauchemar ? Dans cette hésitation, l'être s'égaré, ne sait plus à quel temps, à quel lieu il appartient.

Le froid, telle une affection maligne, gagne le cœur aussi bien que le corps. On y vit le signe de sa « maladie spirituelle ». Engagée comme chorus girl dans une comédie musicale, *Our Miss Gibbs*, Jean Rhys erre de ville en ville, de chambre en chambre, en hiver, remontant vers le Nord : « C'était toujours en hiver, toujours dans le Nord. » Lorsqu'Anna rencontre son premier amant, sa crainte et sa déception d'être traitée sans amour s'expriment par une sensation de froid un froid qui imprègne même les objets. Il n'est pas jusqu'au feu qui ne soit mensonger, si différent de la couleur de feu qu'elle se remémore en fermant les yeux. Au désir succède la solitude et, de nouveau, le froid. Le froid et la peur. Une peur sans nom contre laquelle n'existe aucune arme. Autant de manifestations de « l'inquiétante étrangeté » qui habitait Jean Rhys et que traduisent dans son œuvre les images de rues et de tunnels, d'eau et de labyrinthes.



Dans son rêve, Sasha (*Bonjour Minuit*) se voit dans le métro de Londres. Elle erre dans un dédale de couloirs à la recherche d'une sortie qu'elle ne trouvera pas. Pas plus qu'elle ne trouve le lieu qu'elle voit pourtant chaque jour : la caisse du comptable, dans le magasin chic où elle est chargée de la réception. Sous l'effet de la panique que lui inspire le directeur, un représentant de la Société sûre d'elle et impénétrable, elle va de bureau en bureau, monte des escaliers, passe devant des portes, emprunte des couloirs, tous exactement pareils... Les lieux familiers prennent une coloration fantastique et impersonnelle ; ils sont à l'image de la vie, décentrée, vertigineuse. « *Les couloirs ne mèneront jamais nulle part.* »

Nulle part : le lieu de l'échec ; l'aboutissement des tentatives amoureuses. Jean Rhys put croire que l'amour ne la menait nulle part, ou peut-être, toujours un peu plus bas, même si, au passage, elle fut aimée. Il la mena de ville en ville, de Londres, qu'elle quitta triomphalement au bout d'années de misère, à la Hollande où elle épousa Jean Lenglet, un homme plein de ressources, voleur et escroc à ses heures ; de Paris quelques mois de bonheur, du vin blanc au soleil dans des chambres d'hôtel, avant la mort de leur premier enfant à l'hôpital à Vienne, en 1921, où l'argent coulait à flot, champagne et robes du soir, la grande vie dont elle avait toujours rêvé. Puis, un beau matin, la fuite. Jean Lenglet, découvert, menaçait de se tirer une balle dans la tête. Budapest et Prague, les plaines interminables de l'Europe centrale... Ils rampaient « *lentement et péniblement, de petites fourmis égarées à travers un désert gris et plat* », peu importait l'endroit où ils allaient, ils s'enfuyaient tous deux, la police à leurs trousses...

Jean Rhys eut trois maris. Deux d'entre eux firent de la prison. A leur propos, elle avoua sa prédilection pour « *les saints et pour les voleurs* ». Dans ses livres, la société est divisée en deux : « *les riches, les forts et les puissants* » d'un côté, qui ont su se conformer à la loi générale et s'en servir, et de l'autre, tout le reste de l'humanité, ceux qui ne sont pas coupables, parce qu'ils ne sont ni riches, ni forts, ni puissants, ni, en conséquence, heureux. Les faibles (les femmes, le plus souvent) sont inaptes à se défendre ; ils ne le tentent d'ailleurs pas : ils ne sont que des objets manipulés par une société aussi implacable qu'une machine. Ils ne joueront pas un jeu qui de toute façon les dépasse ils ont toujours déjà échoué ; leur reste un plaisir amer à mépriser et haïr ce par quoi ils se sentent rejetés. Seule la haine leur appartient en propre. La haine, comme seule intégrité possible, et une faiblesse revendiquée, car ils y voient en fait le signe de leur supériorité. Le même affrontement a lieu dans la relation homme-femme, une guerre sans merci dont l'issue est prévisible.

Ford Madox Ford, brillant éditeur de *The English Review*, écrivain de talent, n'appartenait pas au clan des voleurs, mais à celui des gentlemen, qui attirait autant Jean Rhys : « *ces hommes corpulents* » au regard bleu sévère et si rassurant. Il lui donna un nom et la possibilité de publier. Dans *Quartet*, inspiré par leur passion, Jean Rhys le dépeint sous les traits de Heidler. Elle, c'est Maria, « *tremblante et abjecte entre ses bras, comme un pauvre chien s'abaissant devant son maître* ». « *De la femme-objet à la femme abjecte* » : les lectures féministes ont blâmé cette « *scandaleuse satisfaction masochiste et perverse à se mortifier et se dégrader* » (2). Mais la passion chez Jean Rhys, avant qu'elle n'aboutisse à la haine, passe précisément par le désir d'abaissement, c'est là l'un des traits de l'érotisme : dans l'amour physique, un besoin sans fond de se soumettre, de se nier de n'être rien. « *Il y a dans le passage de l'attitude normale au désir une fascination fondamentale de la mort* » (3).

Telle est l'une des clés de cette œuvre hantée par le désir. Dans la volupté de s'anéantir, comme dans la douleur de la perte, dans le néant qu'elles atteignent alors, les femmes dans ces romans, par un retournement qui leur est propre, trouvent un surcroît d'existence. Le rien, le vide, l'absence, mais pleine, toute passion étant épuisée. Et dans cet état, enfin, une sorte de certitude, et de paix : « *Je sais enfin ce que je veux, écrit Jean Rhys dans son autobiographie, je veux le néant.* »

A la différence de ses héroïnes qui sombrent pavillon haut, Jean Rhys jamais ne renonça à lutter, c'est-à-dire à écrire. Pendant trente ans on la crut morte. L'alcool, la prison, la misère, la solitude la plus absolue : sa vie fut une longue suite de catastrophes. Mais en 1966, au bout de vingt ans d'efforts acharnés, elle publiait son dernier livre, son chef-d'œuvre, *La Prisonnière des Sargasses*. En dépit d'obstacles sans nombre, elle lui donna une fin triomphante : la créole Antoinette Cosway, inspirée par le personnage de Bertha Mason dans *Jane Eyre*, met le feu au monde qui la fit souffrir. Comme s'il avait fallu à Jean Rhys une vie entière pour qu'elle se donne enfin le droit de vaincre. Loin de s'éteindre sous l'effet de la vieillesse et de l'usure, la révolte, ce feu intérieur, embrase le monde et le détruit.

La vie imita sans tarder ce triomphe, mais trop tard : de l'oubli Jean Rhys passa soudain à la célébrité. Elle apprécia l'argent. Quant au reste, avec son ironie habituelle, vaguement reconnaissante tout de même, elle dut en rire. N'avait-elle pas écrit : « *J'ai le devoir d'écrire. Si je cesse d'écrire, ma vie n'aura été qu'un échec atroce... Je n'aurais pas gagné ma mort* » ?

---

Présentation détaillée de l'œuvre de Jean Rhys sur le site *Comptoir littéraire* d'André Durand :  
<http://www.comptoir litteraire.com/docs/257-rhys-jean.pdf>

---